

LE
NOUVEAU
CONTINENT,
C O N T E,

*Par une Dame Angloise , Auteur des
Vieux d'une Femme Galante.*



A L O N D R E S,

Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

M. DCC. LXXXIII.

Y^a 56619

Le Nouveau Continent, conte

Cornélie Wouters de Vassé



Marie-Anne-Geneviève Ballard , Londres , 1783

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Réponse à M. le baron Tlem](#)

[Chapitre premier](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Chapitre XVI](#)

[Chapitre XVII](#)

[Chapitre XVIII](#)

[Chapitre XIX](#)

[Chapitre XX](#)

[Chapitre XXI](#)

[Chapitre XXII](#)

[Chapitre XXIII](#)

[Chapitre XXIV](#)

[Chapitre XXV](#)

R É P O N S E

À

M. LE BARON TLEM...

EN vérité, mon cher Baron, il faut que vous ayez l'esprit bien mal fait ! Comment est-il possible que vous ayez de pareilles idées ? Quoi ! tout de bon, vous croyez que la Princesse Amérina n'est autre que l'Amérique Septentrionale ? Vous vous figurez que l'Angleterre est désignée sous le nom de *Bionalbo*, pere de la Princesse : vous n'y songez donc pas ? Examinez bien l'ouvrage ; quand vous y aurez bien réfléchi, vous conviendrez que cette prétendue allégorie n'est que ce que j'ai voulu qu'elle fût. N'allez pas sur-tout répandre dans le Public des bruits que je serai forcée de défavouer hautement. Je veux bien vous pardonner en faveur de notre amitié, mais n'y retournez pas.





LE NOUVEAU CONTINENT.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANNÉE 1660, un Navigateur Anglois projetta des découvertes vers le pôle *Antarctique*. Au quatre-vingt-deuxième degré de latitude une tempête affreuse l'atteignit ; il fit naufrage ; une partie de l'équipage périt dans les flots, une autre se sauva dans une île de la mer Pacifique, & lui-même fut jetté sur une côte déserte.

Après une marche de quelques jours dans un pays aride, il arriva dans une plaine très-bien cultivée ; il y rencontra plusieurs habitans : leur maintien n'avoit rien de sauvage ; ils étoient doux & prévenans ; ils exerçoient l'hospitalité avec grace & bonté. Ils s'empressèrent à lui faire oublier son malheur, & le retinrent pendant bien des années parmi eux.

On lui apprit que le vaste Continent qu'ils habitoient étoit peuplé d'un grand nombre de nations policées, gouvernées par des *Fées* & des *Génies* :

mais ce qui le surprit davantage, fut l'analogie de leurs mœurs avec les nôtres, tant il est vrai que par-tout les hommes se ressemblent.

Pendant son séjour dans ces régions inconnues, il arriva une aventure qui occupoit les plus grands hommes de ce nouveau Continent. La voici copiée d'après les Mémoires.



CHAPITRE II.

Histoire de la Princesse Amerina.

UN des *Génies* régnans dans ce nouveau Continent, avoit trois fils & une fille.

Biancalino, l'aîné, étoit fier, intrépide, emporté, mais généreux.

Pictoni, le second, étoit orgueilleux & fin.

Landerino, le cadet, & le plus aimable, n'osoit trop manifester son caractère ; les Gouverneurs l'avoient toujours traité avec beaucoup de rigueur. Son pere, & ses freres ne l'aimoient pas ; on croyoit cependant communément que ce Prince avoit du mérite.

La Princesse *Amerina* avoit des graces & de la beauté ; ses malheurs la faisoient préférer *Landerino* à ses autres freres ; ils se plaignoient quelquefois ensemble, & cherchoient des consolations dans leur amitié. Parmi les *Génies* de ce vaste Continent, il y en a quelques-uns dont le pouvoir est absolu ; d'autres n'ont qu'une puissance limitée. *Bianalbo*, pere d'*Amerina*, est de ce nombre.

Un Oracle força le Génie à vouer sa fille au célibat. Pendant la grossesse de la Fée, sa femme, ils allerent ensemble consulter l'Oracle. Il leur prédit la naissance d'une Princesse, « qui se rendroit un jour formidable par son mariage avec un Prince tributaire du Génie ; mais que cette union le dépouilleroit d'une partie de ses États ».

Cette menace inquiéta le Génie ; il en fit part à son amie la Fée *Diffimulée* ; elle le rassura, & lui promit son secours.

Au moment de la naissance d'*Amerina*, elle mit à l'enfant une ceinture magique qu'elle attacha avec un cademat. Te voilà maintenant à l'abri de la menace de l'Oracle, dit-elle au Génie, ta fille ne pourra te nuire, que lorsque

trois autres puissans *Génies* d'accord la protégeront & lui arracheront cette fatale ceinture.

Trois *Génies* d'accord ! ce phénomène ne s'est jamais vu dans notre hémisphère. Je ne crains plus rien, Madame, lui dit Bianalbo. Il reprit sa tranquillité naturelle, & vécut long-temps dans la plus grande fécurité.

CHAPITRE III.

AMERINA croissoit en beauté, son esprit se formoit, & la curiosité ne tarda gueres à lui faire naître de certaines réflexions.

Elle auroit voulu savoir l'usage de la ceinture. Souvent elle interrogeoit sa Nourrice ; mais *Collonide*, femme discrète ; éludoit ses questions ; elle connoissoit l'importance d'un tel secret, d'où dépendoit la gloire du Génie & la tranquillité publique.

La Princesse étoit encore insensible ; mais le moment fatal approchoit où elle alloit perdre son cœur & son repos.

Le Prince *Congrelino*, tributaire du Génie, vint se plaindre des Bianalbins ; en toute occasion ceux-ci maltraitoient les vassaux.

Le Génie assembla tous les Grands du Royaume pour juger la cause de ses sujets, & les punir s'ils étoient coupables. Ils plaiderent si bien leurs droits, qu'ils forcèrent *Congrelino* & ses vassaux au silence.

Toute la Cour affiſtoit à cette assemblée ; les Dames n'épargnerent rien pour y paroître avec avantage ; *Amerina* les effaçoit toutes par sa bonne mine & ses graces naturelles : elle étoit grande & bien faite, la fraîcheur de la jeunesse éclatoit dans la vivacité de son teint ; ses yeux tendres & animés exprimoient tout-à-la-fois la langueur de l'amour & le feu du désir. Enfin, toute sa personne offroit l'attrait du plaisir, & la sensibilité de son cœur sembloit n'attendre que l'instant de s'y livrer.

Le Prince *Congrelino* avoit une figure trop distinguée pour ne pas produire ces impressions subites auxquelles on se livre de préférence aujourd'hui ; il attira les regards de toute l'assemblée ; les femmes se l'arrachèrent en secret, aucune n'eût rejeté ses hommages après un quart d'heure d'entretien ; il étoit aimable & avoit de l'esprit. Il ne vit que la Princesse ; elle n'eut des yeux que pour lui : une attraction subite rapprochoit leurs cœurs, sans qu'il leur fût possible de s'en défendre.

La Fée *Diffimulée*, quoique dans un âge où l'on n'inspire plus de désirs, avoit cependant encore toutes les prétentions d'une jolie femme. Depuis long-temps elle nourrissoit en secret une passion pour *Congrelino* ; malgré les avances qu'elle lui faisoit à chaque instant, il feignoit de ne pas s'en appercevoir. Ce jour elle redoubla d'importunités. *Congrelino*, tout occupé de la Princesse, ne fit aucune attention à la Fée, elle s'en aperçut, devint furieuse, traita fort mal la Princesse, & lui dit mille choses désobligeantes.

Amerina devina trop bien le motif de la Fée ; par prudence elle se retira dans son appartement, & ne s'en plaignit qu'à sa nourrice.

Quelle femme odieuse, Collonide ! mais je m'en vengerai. — Et de qui, Madame ? — De la Fée *Diffimulée*. — Elle est bien puissante. — Mes charmes surpassent son pouvoir... Mais ne pourrai-je jamais savoir pourquoi je porte cette vilaine ceinture ? elle m'en a plaisantée. — Nous en parlerons un autre jour. Il est tard, le Génie chasse demain, vous l'accompagnerez, si vous ne dormez pas, votre teint... — Eh que me fait mon teint ; ma ceinture m'occupe d'avantage.



CHAPITRE IV.

LE lendemain, la Princesse sonna ses femmes avant le jour ; elle les impatienta par mille caprices. Ce fut la première fois qu'on lui connut ce défaut : elle aimait & n'étoit pas heureuse.

Quand tout fut prêt, le Génie fit monter sa fille dans un char attelé de six chevaux, qu'elle conduisoit avec beaucoup d'adresse. Arrivés au rendez-vous, le Génie, ses fils, la Fée & *Congrelino* causerent un moment avec elle ; le Prince soupироit, *Amerina* rougissoit, la Fée observoit, & tous trois ils eurent peine à cacher leur trouble.

On lança le cerf, la Cour se dispersa ; *Amerina* ne pouvant suivre avec son char, coupa les routes de la forêt, pour se trouver où étoit son cher *Congrelino*.

Ses chevaux alloient vite ; au tournant d'un chemin, elle voit la Fée & le Prince assis au pied d'un arbre. Aussitôt un froid mortel glace son sang, ses yeux se troublent, les guides lui tombent des mains ; le char heurte contre un tronc & renverse la Princesse ; des cris perçans s'élèvent de toutes parts, les femmes de sa suite se trouvent mal, & la Nourrice se désole.

Le Prince & la Fée accourent à son secours ; l'une lui fait respirer des sels, tandis que l'autre la tient dans ses bras ; on croit que le dernier moyen fut le plus efficace.

Sur ces entrefaites arrive le Génie & toute sa Cour ; les femmes reprennent leurs forces ; on retourne au palais, on couche la Princesse, & l'on ne s'entretient dans les cercles que de son accident & de sa ceinture.



CHAPITRE V.

COMBATTUE sans cesse entre la jalousie, l'amour & son devoir, la Princesse passoit des jours entiers à pleurer ; une situation aussi pénible devoit finir, ou elle y succomboit.

Elle se décide à confier son secret à *Collonide*. Puis-je compter sur toi, lui dit-elle un jour ? — Pouvez-vous douter, Madame, de mon attachement ? — Non, chère *Collonide*. Hélas ! je n'ai plus d'espoir qu'en ta tendresse ; si tu m'aimes !... — Si je vous aime, Madame ! mon sang, ma vie vous le prouveront. — Je ne demande qu'un peu d'indulgence ; fais moi parler... à... — Au Génie ? j'y cours... — Hé non, ma chère amie... au... — J'entends, au Prince *Congrelino*. — Tu me devines : mais comment l'introduire ici, sans que mon père ou ma gouvernante s'en aperçoivent ? Tu connois leur sévérité ? — Laissez-m'en le soin ; je vous promets que vous le verrez ce soir.

Une Nourrice est d'un grand secours à une Princesse infortunée.

Collonide se rendit déguisée au palais du Prince. Fais-moi parler à ton maître, dit-elle au Confident, j'ai un secret important à lui communiquer.

Elle obtint aisément audience ; les Princes sont aussi curieux que les femmes.

Rendez-vous sur la terrasse du Palais vers minuit, Seigneur, lui dit-elle mystérieusement ; soyez discret ; je ne puis vous en dire davantage, le reste s'éclaircira.

Congrelino, transporté de joie, s'y rendit à l'heure marquée. Au bout de quelques minutes une porte s'ouvrit ; une femme enveloppée d'une mante le prit par la main, & le conduisit à la lueur d'une lanterne sourde, au bas d'un escalier dérobé ; elle l'y fit attendre, & se retira.

Un Prince jeune & passionné s'impatiente aisément. *Collonide* ne retournoit pas ; il eut des soupçons & craignit que dans cette aventure il y eût plus de plaisanterie que d'amour. Sa feinte indifférence avoit indisposé plusieurs femmes du palais contre lui ; peut-être étoit-ce le moment qu'elles s'en vengeoient.

Il alloit se retirer, lorsque la même femme revint, le prit par la main, & l'introduisit dans un fort bel appartement. Une femme assise sur un sofa se couvrait le visage d'un mouchoir : il l'approche en tremblant. Quel fut son étonnement, quand il reconnut la belle *Amerina* : l'amour, la reconnaissance l'empêcherent de parler. N'abusez pas d'une si grande faveur, *Congrelino*, lui dit la Princesse en rougissant. — Puis-je en croire mes yeux, répond-il en se jettant à ses pieds. — Hélas ! je sens l'inconséquence d'une telle démarche... — Regretteriez-vous tant de bonté ? Ah Madame ! laissez-moi jouir un moment de mon bonheur. — Je vous ai fait venir ici pour vous gronder. — Moi, Madame ! de quoi suis-je coupable ? — Vos soins pour une femme que je hais me déplaisent ; vous aimez la Fée *Diffimulée* — Moi ! ah dieux ! Si j'osois avouer les sentimens de mon cœur ; si j'osois nommer celle qui me captive, elle est digne des hommages de l'univers. Depuis le moment fatal que je l'ai vue, mon cœur brûle pour elle de l'amour le plus tendre ; son image s'y retrace sans cesse avec des traits de feu. Ah Madame ! m'est-il permis de la nommer ? — Je vous en conjure. Le Prince lui serra tendrement la main ; elle ne comprit rien à cet aveu tacite. Vous hésitez, lui dit-elle, nommez la donc. — Quand on a vu la belle *Amerina*, peut-on porter d'autres chaînes que les siennes : oui, Madame, je vous aime, & suis d'autant plus malheureux, que je n'ose me flatter de retour... — Ah Prince ! ma démarche ne vous prouve-t-elle pas...

J'entends du bruit, s'écria *Collonide* ! faites retirer le Prince, Madame, ou nous sommes perdues. Il baïsa plusieurs fois la main de la Princesse, qui lui promit de le revoir le lendemain.



CHAPITRE VI.

ON s'étonnera peut-être qu'une jeune Princesse accorde aussi facilement des rendez-vous : mais l'éducation chez ce peuple est différente de la nôtre : les enfans y sont élevés dans les principes de la franchise. Sans la rigueur du Génie envers sa fille, *Amerina* n'eût jamais eu besoin de détours pour faire connoître à son amant les sentimens qu'il lui avoit inspirés : on n'y abuse pas d'un pareil aveu ; la vertu y est le guide du cœur, & l'honneur y met un frein aux desirs illégitimes. Cette réserve, que nous regardons souvent comme la fuite d'une bonne éducation, n'est quelquefois que l'art de mieux séduire, ou de cacher sous un maintien modeste, les raffinemens d'une coquetterie dangereuse : tout cela est inconnu chez ce peuple.

La Princesse n'avoit reçu d'autres principes que ceux-ci :

» Soyez honnête, sensible & franche, lui répétoit sans cesse sa gouvernante ; étudiez les devoirs de votre rang ; n'oubliez jamais la modestie de votre sexe ; ne faites aucune action que celles dont vous ne pourrez point avoir à rougir, & que vous puissiez avouer sans crainte ; que la générosité & la reconnaissance soient les guides de votre cœur ; elles sont la source de toutes les autres vertus ».

La Gouvernante, femme honnête, discrète & prudente, étoit plus savante qu'aimable ; elle avoit présidé à plus d'une éducation. Cette place importante n'avoit été occupée avant elle que par des personnes du plus grand mérite ; elle avoit donné en tout temps de si grandes preuves de capacité, qu'on n'hésita pas à l'en revêtir. Elle cultivoit avec succès les sciences les plus abstraites ; la philosophie, les mathématiques, la physique expérimentale & la broderie du tambour occupoient tous ses loisirs : elle n'avoit pas le temps de moraliser sans cesse son élève, & de l'ennuyer par de longs discours ; elle savoit d'ailleurs que ces morceaux d'éloquence s'oublient à la première occasion, & qu'ils ne sont bons que dans un livre.

Mais je m'écarte de mon sujet, reprenons-le bien vite.



CHAPITRE VII.

LE rendez-vous avoit fait oublier au Prince qu'il soupoit ce soir chez la Fée. L'impatience de celle-ci ne lui permit pas d'attendre qu'il vînt s'excuser, elle envoya Céphise sa confidente pour s'informer d'une conduite aussi singulière. Elle entra dans le moment où Congrelino, tout préoccupé d'un rêve, nomma plusieurs fois la Princesse. La confidente l'entendit ; elle eut des soupçons ; ils se confirmèrent lorsque le Prince refusa de se rendre chez *Diffimulée*.

» Des affaires m'ont empêché de la voir hier, lui dit-il, je ne serai pas plus heureux aujourd'hui, une partie de campagne avec les Princes, me retiendra fort tard dans la nuit ; témoignez-lui mes regrets, je réparerai mes torts un autre jour ».

Céphise se retira peu satisfaite, communiqua ses soupçons à la Fée, & lui fit entrevoir qu'elle avoit une rivale. *Diffimulée* sourit amèrement, ordonna qu'on apprêtât son char, & se rendit au palais.

Elle entra chez le Génie au moment que les Princes & la Princesse s'y rendoient de leur côté. Elle embrassa celle-ci, lui témoigna plus d'amitié qu'à l'ordinaire ; puis tout-à-coup se tournant vers Biancalino : À quelle heure partez-vous pour la campagne, lui demanda-t-elle ? — Je n'y vais pas Madame. — Vous faites en vain le mystérieux ; tout le monde n'est pas également discret : Congrelino m'a tout dit, il y va avec vous. — Je vous assure que c'est une plaisanterie. — Ah ! vous ne voulez pas qu'on sache que vous y allez en partie... *Amerina* n'y tint plus, son trouble faillit de tout découvrir ; elle demanda la permission de se retirer. La Fée fut convaincue qu'elle étoit sa rivale ; dès ce moment elle médita sa perte & celle de Congrelino.

De retour dans son appartement, la Princesse s'abandonna dans les bras de sa Nourrice, à la plus vive douleur : elle croyoit que son amant la trompoit, qu'il sacrifioit à une partie de plaisir le rendez-vous qu'ils avoient

ensemble le soir. Collonide la rassura, & lui promit de s'éclaircir de ce mystère.

La Fée mit en usage toutes ses ruses pour découvrir l'intrigue entre les deux amans. Elle y réussit aisément ; ils étoient trop épris l'un de l'autre pour être bien circonspécts.

Le Prince se rendit le soir à la terrasse ; la Fée le suivit sous la forme d'un chat : elle fut témoin de la précaution qu'on ufoit pour l'introduire dans le palais.

Aussitôt elle reprend sa forme ordinaire ; passe chez le Génie, l'instruit de tout, & se rend accompagnée de lui & de ses trois fils dans l'appartement de la Princesse.

À leur approche, un bruit épouvantable fait retentir tout le palais ; ils entrent chez *Amerina*, & la trouvent évanouie dans les bras de son amant. Le Génie arracha Congrelino d'auprès de sa fille, le fit charger de chaînes, & l'envoya dans la tour d'airain.

La Gouvernante accourt, tenant d'une main une sphère, & de l'autre un papier. Que faites-vous, Madame, lui dit le Génie en courroux ? — Je résouds un problème, Seigneur. — Il vaudroit mieux que vous fissiez plus d'attention à ce qui se passe autour de vous ; ma fille résout ici un problème qui ne me convient pas ; est-ce là l'exemple que vous lui donnez ? — Je ne désapprouve pas, Seigneur, que la Princesse s'applique, & qu'elle choisisse l'heure du silence pour se livrer à l'étude. — Qu'appellez-vous, Madame ? Il ne s'agit pas ici d'étude. Voyez ce jeune homme qu'on emmene là bas ; voilà l'étude à laquelle elle s'applique avec tant d'ardeur ; je l'ai surpris à ses pieds. Apprenez à mieux garder votre Éleve, ne l'exposez plus à une autre chute. Pour vous en éviter l'occasion, je vous ordonne d'accompagner la Princesse à la citadelle. Collonide, suivez ces Dames.

On les emmena dans l'instant même, sans qu'il leur fût permis de se justifier. La Gouvernante regretta son cabinet de sciences : la Nourrice se désola de se voir si près de la Gouvernante, & la Princesse fut inconsolable d'être privée des doux entretiens de son cher Congrelino.



CHAPITRE VIII.

LA colere de la Fée vint autant d'un refus du Prince, que de la certitude d'avoir une rivale. Une Fée furannée pardonne plus difficilement qu'une autre l'outrage fait à ses charmes.

L'emprisonnement du Prince fit renaitre son espoir. Elle conçut le dessein de le subjuguier par la ruse ; elle fit adoucir sa prison, le visita souvent, tâcha d'ébranler sa confiance par les plus belles promesses, & n'omit rien pour réussir.

Au bout de quelque temps, le Génie fut moins rigoureux envers sa fille. Il lui donna des livres, entre autres *l'art de se laisser vexer sans se plaindre* ; ouvrage qu'il lui recommandoit de bien étudier : & pour les momens de récréation, on lui donna *sa boîte à profiler* : il permit aussi à la Gouvernante d'achever un fameux traité de politique, qui n'étoit encore qu'ébauché. Ce traité, aussi curieux qu'utile, fut destiné pour l'usage de tous les Génies de ce vaste Continent ; peu en avoient besoin, mais il pouvoit servir dans la suite des temps ; il ne faut répondre de rien.

La Nourrice eut la permission de se promener dans l'enceinte du fort, & de causer avec les sentinelles.

Cependant, *Diffimulée* ne fit pas de grands progrès auprès du Prince ; il étoit inébranlable : elle s'avisa d'un stratagème qui faillit avoir du succès.

Un jour qu'elle causoit familièrement avec lui, elle lui révéla le secret de la ceinture magique. Tu ne posséderas jamais *Amerina*, lui dit-elle, sans mon consentement ; renonces à présent à la fidélité que tu lui as promise si légèrement ; je te promets que je te l'accorderai un jour : je te ramènerai dans tes États, je t'y comblerai de biens ; tu ne te repentiras pas de m'avoir aimé : si tu t'obstines, les plus grands malheurs t'accableront, *Amerina* gardera la ceinture toute sa vie, & tu la perdras pour toujours.

Il combattit, hésita, & demanda huit jours pour se décider.



CHAPITRE IX.

CONGRELINO ne put se résoudre à consentir aux propositions de la Fée ; le moment fatal approchoit, il n'avoit encore rien décidé. La porte de la prison s'ouvre, il n'ose regarder, la haine lui fait fermer les yeux, il attend son arrêt en tremblant ; mais quelle fut sa surprise, au lieu d'entendre la voix de sa persécutrice ; une voix douce & agréable lui prononça ces mots : » Ne crains rien, je suis ton amie ». Il regarde & voit une femme dont la beauté lui parut céleste ; la jeunesse & la bonté étoient empreintes sur sa figure ; elle lui tendit la main. Tu ne me connois pas, Congrelino, lui dit-elle ; je suis la Fée *Prudente* ; je te délivrerai des ruses de ma plus cruelle ennemie ; ma puissance surpasse la sienne ; suis-moi ; tes persécutions sont à leur fin ; tu t'uniras un jour à la belle *Amerina*, mais ce ne fera qu'après bien des fatigues qu'elle essuiera à ton sujet ; trois puissans Génies la protégeront & la délivreront de sa ceinture : ne perdons pas de temps en vains remerciemens ; ton ennemie va venir, prends cet étui, il te garantira de sa malice. Sortons.

Elle embarqua le Prince dans une chaloupe, qui le conduisit heureusement dans ses États. Il fit le trajet en peu de temps, quoiqu'il eût des mers immenses à traverser. Tel est le pouvoir de la Fée *Prudente*.

Elle se rendit aussitôt à la citadelle, traversa les cours sous la forme de la Fée *Diffimulée*, & se présenta comme telle chez la Princesse.

Amerina fit un cri d'effroi en la voyant. Pourquoi cette frayeur, lui dit-elle ; je viens vous annoncer de bonnes nouvelles : vous serez libre avant deux jours. Allez, Madame la Gouvernante, chez le Génie, il vous attend ; les gardes sont prévenus de votre sortie. Vous, Collonide, restez avec la Princesse.

Quand elles furent seules, *Prudente* reprit sa forme ordinaire. *Amerina* surprise, recula d'étonnement, Collonide ne dit mot ; elle avoit vue quelquefois la Fée chez le Génie Bianalbo.

Qui êtes vous, Madame, lui demanda la Princesse respectueusement ? Vous paroissez prendre un vif intérêt à mon malheur ?

Tu ne te trompes pas, belle *Amerina* ; il est permis à ton âge de ne pas connoître la Fée *Prudente* ; on me voit rarement à la Cour de ton pere ; depuis que la Fée *Diffimulée* y jouit de sa confiance, je l'ai quittée. Triste aveuglement ! ne s'apperçoit-il pas qu'elle le perd ? Il est temps de te délivrer de la tyrannie de cette femme malicieuse. Le destin t'accorde un avenir heureux ; mais pour en jouir, tu es exposée à bien des travaux ; tu dois implorer la protection de trois Génies, ils t'enleveront la fatale ceinture, te conduiront dans les États de Congrelino, t'uniront à lui ; mais ce ne fera qu'après bien des fatigues.

Cependant si toutes ces difficultés t'effrayent, tu es libre d'y renoncer, tu garderas ta ceinture, & tu vivras tristement éloignée de Congrelino. — Il n'y a rien que je ne fasse pour m'unir à lui, Madame ; ordonnez, je vous obéirai.

La Fée lui donna un patapouf, qui contenoit une boussole. Ce bijou, lui dit-elle, dirigera la route que vous devez suivre, en vous rendant chez les Génies vos protecteurs ; l'aiguille aimantée s'arrêtera, quand vous arriverez à l'endroit indiqué par le destin, & reprendra son mouvement, lorsque vous en partirez : portez-le au col, il vous servira d'ornement.

Voici une jarretière, vous l'attacherez à la jambe gauche ; tant que vous la porterez, *Diffimulée* n'aura qu'un foible pouvoir sur vous : si vous la perdez, vous éprouverez les plus grands malheurs.

Prenez cette coquille de noix, jetez-la dans la première rivière que vous verrez.

Vous allez entreprendre de longs voyages, ne vous rebutez pas, il n'y a que la persévérance qui conduise au port.

La Nourrice, transportée de joie, se confondit en remerciemens ; *Amerina* embrassa plusieurs fois la Fée. Sortons, lui dit celle-ci ; vous n'avez pas de temps à perdre ; suivez fidèlement mes conseils, & ne vous inquiétez pas du reste.

Elle reprit la forme de *Diffimulée*, emmena les deux prisonniers, & les conduisit jusqu'à l'entrée d'un bois.



CHAPITRE X.

IL étoit tard, la nuit étoit obscure, & la Princesse avoit peur.

Si nous avons mon Page & ma Gouvernante, dit-elle à Collonide. — Passe pour votre Page, Madame ; mais votre Gouvernante, elle nous feroit très-incommode. Depuis notre emprisonnement, elle ne décesse de nous moraliser. À chaque auberge où nous nous arrêterions, elle nous feroit au moins un sermon ; & ma foi, Madame, il est très-ennuyeux d'entendre de longs discours, quand on a faim, & que l'on est fatiguée. — Mais vous ne considérez pas que mes voyages deviendroient doublement utiles : je m'instruirois chemin faisant, & j'arriverais toute savante chez les Génies que le destin m'oblige de voir. — J'entends, Madame, vous acheveriez votre éducation pendant la route.

Elles s'entretinrent ensemble de semblables discours. *Amerina* soupiroit beaucoup ; la Nourrice s'en aperçut. Pourquoi, lui dit-elle affectueusement, vous affliger ? Vous reverrez bientôt le Prince Congrelino. — Hélas ! Collonide, ce n'est pas lui qui m'occupe : mon pere ! mes freres ! que direz-vous en apprenant ma fuite ? que diront les Bianalbins ? qu'en penseront les autres peuples ? Il est cruel, pour une fille bien née, d'annoncer publiquement sa foiblesse ; de chercher un appui pour obtenir l'objet aimé ; & de faire toutes les démarches. Ah ! Collonide, ah ! Congrelino !... — Ne vous affligez pas, Madame ; votre destin ne l'ordonne-t-il pas ? Laissez-moi faire ; j'aurai soin de publier par-tout votre aventure ; je mettrai votre réputation à l'abri du reproche.

Elles arriverent au sommet d'une montagne ; les ténèbres couvroient encore la terre. Insensiblement la Nature se développoit, une foible clarté coloroit l'horizon ; peu à peu elle devint plus vive ; quelques rayons annonçoient une lumière plus éclatante ; tout-à-coup l'Orient parut enflammé, & dans l'instant s'offrit comme un éclair l'astre du jour. Les chans de mille oiseaux saluerent le Pere de la Nature, & succéderent au

silence de la nuit. Un léger voile formé par la rosée couvrait les arbres & la verdure ; aux premiers rayons du soleil, il réfléchissoit une variété de couleurs innombrables ; l'air exhalait un parfum qui pénétrait les sens, & répandoit une fraîcheur charmante.

Ce spectacle majestueux transporta l'âme de la Princesse au-dessus des mortels. Ah ! Collonide, s'écria-t-elle ; peut-on être malheureux aussi longtemps qu'on jouit de tant de merveilles ; je me sens renaître... — J'en conviens, Madame : mais voilà cette rivière tant désirée ; descendons ce sentier, & voyons la fin de notre aventure.

Après bien des fatigues, elles y arrivèrent. *Amerina* jeta la coquille de noix dans l'eau ; aussi-tôt un navire parut qui les prit à son bord : l'équipage étoit lesté & bien composé ; le Capitaine, homme galant & poli, demanda les ordres de la Princesse, son patapouf pointoit vers les États de la Fée *Courageuse*. On mit à la voile ; leur navigation fut heureuse : tout le monde s'empressoit de la divertir & de lui faire oublier ses malheurs passés.



CHAPITRE XI.

LE Génie ne tarda pas à apprendre la fuite de sa fille. Surpris de voir la Gouvernante, il lui demanda qui l'avoit envoyée chez lui. Quand il fut que c'étoit par l'ordre de *Diffimulée*, il s'en étonna davantage. L'arrivée de la Fée découvrit tout le mystère : elle entra d'un air furieux. Je suis étonnée que vous donniez la liberté à Congrelino à mon insçu ; votre clémence dérange tous mes projets, lui dit-elle. — J'ignore qu'il est libre. — Je fors dans l'instant de sa prison, il n'y est plus. — Je vous proteste, Madame, que je ne vous comprends pas ; mais vous même venez de me surprendre : pourquoi m'avez vous envoyé la Gouvernante ? — Moi ! Seigneur, je ne l'ai pas vue depuis le jour que vous l'envoyâtes à la citadelle. — J'entrevois du mystère ; allons chez ma fille ; éclairciïssons-nous, Madame ; je crains des malheurs que vous n'avez pas prévu.

Ils apprirent bientôt que la Princesse & sa Nourrice étoient sorties ensemble. Le Génie consterné ne douta plus de la vérité & qu'un pouvoir supérieur la protégeoit contre lui. » Tu m'as trompé, dit-il à *Diffimulée* ; je connois à présent l'impuissance de ton pouvoir. — J'avoue qu'une Fée a trompé ma vigilance ; mais ne te désespères pas, je te ramènerai ta fille. — Hé ! que me font tes vaines promesses ! Envoyons après elle ; peut-être l'atteindrons-nous ; peut-être n'est elle pas encore sortie de mes États ? n'épargnons rien pour la ramener ; la douceur aura plus de pouvoir que la rigueur : c'est toi qui me conseilla d'être sévère ; pourquoi t'ai-je écouté ? — Laisse-moi le soin d'achever mon ouvrage, *Amerina* te fera rendue malgré la force du destin ». Elle monta dans son char, attelé de renards, & fendit les airs avec une rapidité étonnante.

Le Public fut bientôt instruit de l'évasion de la Princesse ; chacun la jugeoit à sa fantaisie ; on n'omit pas la circonstance de la ceinture : les uns blâmèrent le Génie, & d'autres approuvèrent sa rigueur. Biancalino prit le

plus de part à cet événement ; les deux autres Princes s'en occuperent
foiblement.



CHAPITRE XII.

APRÈS une navigation heureuse, Congrelino, de retour dans ses domaines, y fut reçu aux acclamations de tous ses vassaux. Quand ils apprirent les mauvais succès à la Cour du Génie, la joie publique changea en une morne tristesse ; mais lorsqu'il leur raconta son emprisonnement, la fureur fit place à la douleur : ils vouèrent une haine implacable aux Bianalbins, jurèrent de ne leur plus payer de tribut, & rompirent tout commerce avec eux.

Le Prince profita de ce moment favorable ; il leur communiqua la promesse de la Fée *Prudente*. Mon union avec la Princesse rendra ce pays florissant, leur dit-il ; j'attends cet heureux événement du temps & de la protection de trois Génies.

L'espoir fit renaître la joie ; on fit des vœux publics, & chacun jouissoit d'avance d'un bonheur si grand.



CHAPITRE XIII.

LA Princesse arrivée chez la Fée *Courageuse*, le navire disparut.

Elle se fit annoncer chez cette Fée, aussi célèbre par son courage, que par ses autres vertus. Je viens, lui dit-elle en se jettant à ses pieds, implorer votre secours, & vos conseils, Madame ; l'éclat de vos vertus brille jusqu'à la Cour du Génie Bionalbo, vous voyez à vos genoux la fille infortunée de ce grand Génie : sa rigueur & le destin m'arrachent des bras paternels, & me forcent à implorer la protection de trois Génies : j'ignore leur nom, votre sagesse découvrira peut-être le sens mystérieux de l'Oracle ; il me promet un avenir heureux, lorsque je serai délivrée d'une... — On m'a parlée de votre malheur : levez-vous : votre sort m'intéresse ; il me rappelle une aventure, j'étois bien près d'avoir aussi une ceinture : mon courage & l'amitié de votre père m'en ont garantis. La reconnaissance ne me permet pas de vous accorder des secours contre lui : mais adressez-vous à la Fée *Magnifique*, elle vous apprendra les noms de vos protecteurs. *Amerina* alloit se retirer ; *Courageuse* la retint, l'engagea de passer quelques jours à la Cour, lui présenta son fils, & lui fit mille caresses.

Le Génie *Sublime*, fils de la Fée *Courageuse* ne négligeoit aucune occasion de s'instruire ; il questionnoit la Princesse sur les mœurs, usages, manufactures, commerce, *culte* des *Bionalbins* : il écrivoit sur des tablettes les réponses d'*Amerina* ; le soir il les rédigeoit, & fit des remarques utiles pour le bien de ses sujets. — C'étoit un Génie rare.

L'air de respect & de réserve qu'on observoit à la Cour surprit la Princesse ; on n'y voyoit pas cette familiarité insultante qu'on a dans quelques pays, ni cette curiosité incommode qui embarrasse souvent les étrangers.

Au bout de quatre jours, la Princesse prit congé de la Fée ; elles s'embrassèrent plusieurs fois, elle lui donna une lettre pour la Fée

Magnifique, l'affura de la *bienveillance*, & lui donna des preuves d'une parfaite estime.



CHAPITRE XIV.

COLLONIDE ne fut pas moins satisfaite que la Princesse, de l'accueil favorable de la Fée, elle ne put se lasser d'en faire l'éloge. Convenez, Madame, lui dit-elle, que souvent malheur est bon à quelque chose. Sans votre *ceinture*, le Prince Congrelino, la citadelle & la Fée *Prudente*, vous ne seriez peut-être jamais sortie de votre pays, vous auriez languï tristement dans le palais du Génie votre pere, vous n'auriez pas voyagé par terre & par mer ; vos charmes eussent été ignorés du reste de l'univers ; voilà bien des avantages que vous auriez perdus. Que fait-on ? quelque Prince plus aimable, ou plus puissant que Congrelino, peut avoir des yeux comme lui ; un époux plus... car enfin... l'Oracle n'a pas nommé je crois celui qu'il vous destine ? — Ne me parles pas d'autre époux, Collonide, lui dit tristement la Princesse, tu fais que Congrelino me plait, qu'il possède seul mon cœur, & nul autre n'obtiendra ma main. — Il ne faut répondre de rien, Madame ; à votre âge on change plus d'une fois... Non jamais, non Collonide ; je me sens capable de l'aimer toujours : — N'anticipons pas sur le temps, Madame ; débarrassons-nous bien vite de cette vilaine ceinture, les événemens dirigeront le reste. Tout en causant elles approchèrent d'une grande ville nouvellement bâtie : des quais, des palais superbes annonçoient que c'étoit la capitale des États de la Fée. Un palais qui surpassoit en grandeur & en beauté les autres, leur fit bientôt connoître que c'étoit celui de la Fée *Magnifique*. La voiture s'arrêta près d'un péristyle de jaspe ; le marbre & le porphyre s'offroit de toutes parts.

Est-ce ici que nous devons entrer, demanda Collonide à la Princesse ? Ma foi Madame, notre équipage est trop mesquin : nous n'oserons jamais nous présenter avec assurance : nous serons mal reçues ; on nous prendra pour des aventurieres ; vous avez beau être la fille d'un grand Génie, c'est le premier coup d'œil, Madame, qui décide : ne vous exposez pas... — N'ai-je pas ma lettre de recommandation.

Elles traversèrent de longues collonades qui conduisoient à des appartemens immenses ; l'or & l'azur annonçoient par-tout le faste & l'opulence : une foule d'hommes & de femmes superbement vêtus s'y promenoient en attendant la Fée.

Amerina donna sa lettre à une Dame, & demanda d'être introduite chez *Magnifique* : elle fut admise l'instant d'après.

Approchez fille infortunée, lui dit la Fée, cette lettre m'apprend qui vous êtes, & m'a mise au fait de votre aventure. Notre sexe, trop souvent le jouet de la perfidie des hommes, ne doit souffrir leurs ruses, que lorsqu'il ne peut les éviter. J'approuve le projet qui vous conduit ici, mais je ne puis vous secourir à présent, l'intérêt public s'y oppose ; mais je vous aiderai à vous rendre chez les Génies qui s'interressent à vous. Poursuivez une aussi noble entreprise, le succès excusera vos démarches. Ce vaste empire sur lequel je régne avec éclat n'auroit pas eu autant de lustre si j'avois été timide. Cette ville nouvelle, où tout annonce ma grandeur ; ces beaux palais, ces quais superbes, ces édifices publics, ouvrages d'un *Génie créateur*, eussent été bien-tôt le partage de l'ignorance, si je ne les avois pas protégés aux dépens de mon repos. Les Arts & les Sciences trouvent ici un asyle : je ne néglige aucun moyen pour rendre mon nom célèbre ; c'est autant à leurs secours, qu'à la puissance qui m'environne que je dois ma gloire. Je vous retiens pendant quelques jours à ma Cour, partagez-y les divertissemens qu'on invente pour amuser mes loirs.

Amerina jusqu'alors n'avoit pas encore parlé, l'éclat & la splendeur qui environnoient la Fée l'avoient éblouis à en perdre la parole. Elle eut le temps de se rassurer : — Nos malheurs m'occupent trop, Madame, je ne partagerai pas dignement les plaisirs que vous m'offrez. Permettez que je me retire, & que je poursuive ma route. — Je n'y consentirai pas *Amerina*, vous ne quitterez pas mes États, sans emporter des marques de ma tendresse.

Aussi-tôt elle ordonna qu'on conduisit la Princesse & sa Nourrice dans l'appartement contigu au sien. Des Dames, & des Pages vinrent recevoir ses ordres, & lui dirent qu'ils étoient à son service, aussi long-temps qu'elle resteroit chez la Fée. On lui apporta, de la part de cette Princesse, des diamans & des vêtemens magnifiques.

Après qu'*Amerina* s'en fut vêtue, elle passa chez la Fée, qui la reçut dans un très-beau cabinet.

Ce cabinet, quoique très-riche, ne le paroissoit pas au premier coup d'œil ; il étoit de forme octogone : les murs & colonnes étoient d'albâtre transparent. Des rideaux d'une étoffe verd anglois & argent étoit garnis de grandes crépines de diamans, dont les glands étoient de rubis. Des amours de cristal de roche relevoient les rideaux en festons. Le plafond, le parquet & les meubles répondoient à la magnificence du reste. Une nombreuse quantité de bougies parfumées, éclairoit ce beau séjour. *Amerina* ne put se lasser de l'admirer. Elles y eurent un entretien secret, jusqu'à l'heure du souper. À table la délicatesse des mets, la richesse de la vaisselle, le choix des vins & des liqueurs, l'harmonie de la musique, tout annonçoit le goût de la Fée.

Le lendemain elle conduisit la Princesse au spectacle ; la salle étoit vaste & superbe, l'assemblée brillante ; mais les acteurs, quoique bien récompensés, étoient fort médiocres. Pendant huit jours la Princesse passa tout son temps à la toilette, en représentation & en fêtes : elle s'en ennuya bien-tôt.

— Conçois tu quelque chose à cette manière de vivre ? dit-elle un jour à Collonide : — Je la trouve charmante, Madame ; on n'a pas le temps de se reconnoître... — Je n'y tiens plus, chère Collonide ; un jour me donne autant de fatigue que toutes celles que j'ai essuyée pendant la route : — Ah ! Madame, que dites vous-là, vous n'êtes pas d'assez mauvais goût, pour vous lasser de tant de belles choses qu'on voit ici : quelle différence de cette Cour à celle de votre père ! ce bel appartement que nous occupons, ces beaux bijoux, ces belles robes, comment pouvez vous être insensible tout cela ? — Je ne considère ici que les bontés de la Fée pour moi... — Ah Madame, elle vous aime bien ; croyez-moi : renoncez au projet de la ceinture ; aussi-bien elle ne vous gêne pas, restons plutôt chez la Fée ; elle vous gardera chez elle avec plaisir ; cela ne vaudroit-il pas mieux que de courir les champs après ces trois Génies ? Ils sont peut-être des Seigneurs moins aimables : nous n'en sçavons rien, Madame ; puis votre Prince *Congrelino*, il ne vaut pas... — Ménages tes termes, *Collonide* ; ce Prince vaut mille fois mieux à mes yeux que la Fée & tous ses trésors, je ne changerois pas la possession de son cœur contre l'empire du monde.

Hâtons-nous de poufsuivre mon deffein, je vais de ce pas fupplier la Fée de me congédier, je brule d'impatience de voir les Génies.

Collonide s'oppofa vainement aux projets de fa maitrefle ; la Nourrice fuivit, dans ces confeils, plutôt fon intérêt que celui d'*Amerina*. La bonne femme aimoit les aîfes ; d'ailleurs elle étoit déjà liée intimement avec une douzaine de femmes du palais. Les quitter ne s'accommodoit pas avec fon humeur communicative.

La Princeffe fit demander audience à la Fée. Je viens vous prier, Madame, lui dit-elle, de me permettre de continuer mes voyages : un plus long féjour pourroit m'être nuisible : mon pere & la Fée *Diffimulée*, pourroient découvrir ma retraite ; n'étant pas fûre de l'appui de mes protecteurs, je retomberois bien-tôt en leur pouvoir. Je n'ai pas de temps à perdre ; je vous quitte pénétrée de reconnoiffance, mon cœur gardera le fouvenir de vos bontés jufqu'au dernier foupir. — Je n'ai rien fait pour vous ma chere *Amerina* : puisque vous voulez partir ; tout fera prêt demain à la pointe du jour.

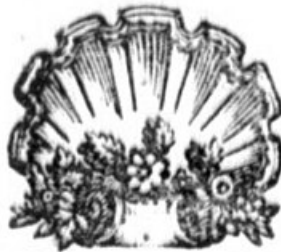
Elle fe retira fort fatisfaite de *Magnifique*.



CHAPITRE XV.

*D*ISSIMULÉE découvrit aisément la route que tenoit la Princesse ; elle l'atteinait au moment qu'elle entroit chez *Courageuse*, & l'avoit suivie jusqu'au palais de la Fée *Magnifique*. Aussi-tôt elle se rend chez le Génie *Bionalbo* ; ta fille implore les secours de tes alliés, lui dit-elle : feignons ; je te promets qu'elle ne réussira pas : je lui tendrai des pièges où elle succombera ; compte sur mon zèle, je te ramènerai la Princesse avant peu de jours. Elle disparut comme l'éclair.

Diffimulée ne consulte que sa colère dit le Génie, quand elle fut partie ; oublie-t-elle la menace de l'Oracle ? ses ruses pourront peut-être en retarder l'événement ; mais peuvent-elles me faire éviter ma destinée ? Armons cependant mes sujets, retardons le moment fatal, ne cédon qu'à la force, & triomphons encore dans ma défaite.



CHAPITRE XVI.

QUAND tout fut prêt pour le départ de la Princesse, la Fée *Magnifique* lui donna une cassette remplie de bijoux ; elle lui fit aussi présent de son portrait garni de diamans, dont chacun valoit une somme immense. Elle la fit accompagner par une suite superbe, avec ordre de ne la quitter que lorsqu'elle seroit arrivée chez le Génie *Bienfaisant*. *Amerina* versa des larmes en embrassant la Fée ; mais la Nourrice sanglotta quand elle prit congé de ses bonnes amies, & qu'elle dit adieu à ce beau palais.

Elles traversèrent sans accident des pays arides, montagneux & pauvres ; de grandes forêts, des fleuves rapides : à l'entrée d'un pont, les postillons s'arrêtèrent. Où passerons-nous s'écrierent-ils ? le pont est rompu. Aussi-tôt un jeune homme se présente, sa figure annonçoit la candeur ; il s'approche d'*Amérina* : Écoutez-moi, belle Princesse, lui dit-il ; je suis errant au bord de ce fleuve, mes freres m'ont abandonnés, soyez pitoyable, ne me refusez pas la faveur de vous suivre : je vous indiquerai un endroit guéable, où vous passerez sans danger.

Amerina, sensible & reconnoissante, le fit recevoir dans la voiture de ses Pages : on passa le fleuve, & elle continua sa route tranquillement.

Vous vous attacherez ce jeune inconnu, Madame, lui dit Collonide ; ne trouvez-vous pas que sa physionomie annonce qu'il est bien né ? — Que me fait sa mine ! il suffit qu'il soit malheureux. — C'est fort bien dit, Madame : il nous sera d'une grande ressource ; quand nous n'aurons plus les gens de la Fée ; il peut nous être très utile : allez, Madame : une bonne action n'est jamais perdue.

Le jour déclinait, un brouillard épais s'élevoit, & rendoit la nuit fort obscure. Elles arrivèrent dans un chemin creux, étroit & bourbeux. Malgré l'adresse des postillons, la voiture versa ; Collonide fit des cris affreux ; les Pages, les Dames, accoururent au secours de la Princesse. L'inconnu parut le plus empressé auprès d'elle : on tâche de débarrasser la voiture dans cette

confusion, la Princesse sent une main qui fait des efforts, pour lui enlever sa jarretiere ; elle se défend beaucoup ; heureusement elle l'avoit si bien nouée avant de partir qu'il fut impossible à la Fée *Diffimulée* de la lui arracher. Le jeune homme, auquel *Amerina* s'étoit tant intéressé, n'étoit autre que cette femme malicieuse ; la Princesse la reconnut au moment qu'elle disparut.

Amerina fit part à sa fuite du danger qu'elle venoit d'éviter ; tout le monde la félicita, mais sur-tout la Nourrice. Vous voyez, Madame, lui dit-elle, combien il est important de bien attacher sa *jarretiere*. — Toutes les *jarretieres* ne sont pas de la même conséquence Collonide. — Je fais cela, Madame ; de la vôtre dépend le bonheur de tout un peuple, l'établissement d'un nouvel... — Et ce qu'il y a de plus intéressant encore, mon hymen avec Congrelino. — Je conçois, Madame, que si toutes les *jarretieres* étoient de cette importance, on ne permettroit à personne d'en porter.

On avertit la Princesse qu'elle étoit dans les États du Génie *Bienfaisant* ; il régnoit sur un peuple qui ne ressembloit pas aux autres nations ; il avoit des ailes, à peu près comme le Zéphyr, dont il porte le nom.

CHAPITRE XVII.

PARTOUT où elle passoit, une foule de Zéphyriens se trouvoient sur ses pas, ils la regardoient avidement.

Les Zéphiriens me paroissent aimables, dit la Princesse à la Nourrice ; j'aime assez leurs ailes, je trouve qu'elles leur donnent de la grâce. — Je suis de votre avis, Madame. — J'en augure bien, Collonide ; rarement un peuple est méchant : qui porte aussi visiblement les marques de son caractère. — Ils n'ont pas ce maintien sombre & réfléchi qu'ont nos Bionalbins ; ceux-là ont l'air de faire la mine à tout le monde ; ne trouvez-vous pas que j'ai raison, Madame ? — Sans doute. — Je me meurs d'envie de voir le Génie : savez-vous quelques particularités de lui, Madame ? — Non : je fais qu'il est noble, généreux, & juste, clément & bienfaisant ; qu'il aime son peuple, & que le peuple connoît le bonheur d'être gouverné par un Génie, dont les bonnes qualités donnent l'exemple des vertus. Vous voyez leurs ailes, Collonide ? — Oui Madame : elles annoncent l'inconstance ? — je le suppose, Madame. — Hé bien ! dès qu'il s'agit de la gloire du Génie, les Zéphyriens semblent les oublier.

Les femmes ici ont un grand empire sur l'esprit des hommes ; soumis à leurs volontés, ils respectent jusqu'à leurs caprices. Jugez Collonide, lorsqu'un peuple aime autant notre sexe, si je ne dois pas me flatter de l'intéresser à mon sort — ? Que ne sommes-nous nées Zéphyrines, ma belle Princesse ! si vous aviez eue ce bonheur, je parie que vous n'auriez jamais fait des démarches pour épouser Congrelino... — Je n'aurois jamais eue de ceinture Collonide : les situations changent avec la naissance. — J'entends, Madame, votre destinée fut de naître la fille de *Bionalbo*, d'avoir une ceinture magique au lieu d'ailes, tout cela se comprend, & je ne dis plus rien.

Elles approchent d'un vaste & Magnifique palais. Mon patapouf m'annonce, dit *Amerina*, que voilà le palais du Génie.



CHAPITRE XVIII.

UN Seigneur zephyrin reçut la Princesse à la descente de la voiture, il lui présenta la main, lui fit plusieurs questions, sans lui laisser le temps d'y répondre. C'est le caractère général de ce peuple, la vivacité les emporte toujours.

En traversant les appartenions, une foule de zephyrins, & de zephirines l'examinèrent attentivement. On admiroit sa taille, ses yeux, ses traits, son teint, ses grâces, & jusqu'à la Nourrice ; rien n'échappa à leurs regards curieux.

Ils s'informoient en passant à Collonide du sujet qui les amenoit à la Cour du Génie. Elle demanda tout bas à la Princesse, si elle pouvoit leur parler de la ceinture : *Amerina* lui fit signe que non, la Nourrice fut forcée de garder un silence, qui ne s'accommodoit pas avec son desir d'être polie.

Arrivées à l'appartement du Génie, il la reçut avec cette bienveillance qui annonce la bonté de son cœur. Après quelques politesses de part & d'autre, il la conduisit dans l'appartement qu'on lui avoit destiné. Le Génie l'y laissa, & revint peu de temps après la revoir.

La Princesse ne sçut comment lui expliquer l'objet de son voyage : jusqu'alors elle ne s'étoit adressée qu'à des Fées : avec un Génie, une pareille confidence devint tout-à-fait embarrassante.

Enfin après bien des combats avec sa raison, elle rompit le silence. Je suis forcée Seigneur à vous être importune, lui dit-elle, en rougissant : le destin... la Fée *Diffimulée*... la colere de mon pere... Puis elle s'arrêta. — Vous hésitez, Madame : parlez, vous pouvez avoir toute confiance en moi. — Ah Seigneur ! mon bonheur, mon repos, dépendent de vous : puis-je espérer que vous ne me refuserez pas ? l'Oracle vous destine... à m'enlever... — Hé quoi, Madame ? — Une ceinture... — Si c'étoit celle de Vénus... les Graces me puniroient ; mais non, c'est sans doute une autre ceinture, Madame. — Vous vous plaidez Seigneur à jouir de mon embarras. Celle

dont je vous parle, est tissée par une main ennemie ; la Fée *Diffimulée* me l'attacha, au moment de ma naissance, pour m'empêcher de m'unir un jour à Congrelino. Sa précaution deviendra inutile : si vous voulez, d'accord avec deux autres Génies m'aider à m'en débarrasser : tel est l'ordre du destin.

— Je ne refuse jamais mon secours aux opprimés : que pourrais-je refuser à une Princesse aussi aimable ? d'autres moins intéressantes que vous, ont éprouvées l'effet de ma protection, la renommée doit vous l'avoir appris, Madame : elles étoient tristes & languissantes ; par mon assistance, elles ont retrouvé la fraîcheur & la santé. Comptez sur moi ; il est tard, vous êtes fatiguée ; remettons à demain à parler plus amplement de cette affaire. Le Génie se retira avec ce ton d'aisance & de politesse qu'on ne voit qu'à sa Cour.



CHAPITRE XIX.

ON n'ignora pas long-temps à la Cour, l'aventure de la Princesse ; les uns la plaignirent, d'autres en plaisanterent, plusieurs s'offrirent à verser leur sang en sa faveur. Les zephyrins, dont l'enjouement est porté à l'épigramme, ne négligent cependant aucune occasion, d'aider ceux mêmes qu'ils ridiculisent. *Amerina* reçut toute la Cour à son lever. Elle paroissoit plus belle, depuis qu'on savoit son malheur.

N'est-il pas affreux, s'écria une vieille zephyrine, que tant de graces & de jeunesse soient forcées déjà à des privations... — Si le Génie lui refuse son secours, dirent quelques vieux zephyrins, nous l'aiderons de toutes nos forces. Les jeunes lui offrirent leurs bras & leur fortune ; les plus aimables zephyrines tâchoient de la consoler, enfin ce fut un enthousiasme général, & elle vit un empressement universel de lui plaire.

Profitez de cette bonne disposition, Madame, lui dit Collonide, débarrassez-vous bien vite de votre... — Eh le puis-je ? le Génie malgré sa bonne volonté, ne peut agir seul dans cette affaire. Oublies-tu que le destin ordonne, que deux autres le secondent ? — Je l'oubliois, Madame, mais il me paroît que vous n'avez plus le même empressement ? — Hélas ! tu me connois bien mal : je n'aspire qu'après le moment de rejoindre mon cher Congrelino. — Comment, Madame ? vous y pensez encore : nous ne nous amuserons pas si bien chez lui qu'ici : vous vous ennuyerez dans son pays... — S'ennuie-t-on avec l'objet qu'on aime ? ne goûte-t-on pas mille plaisirs, qu'ignore l'indifférence ? Tous ces propos sont fort beaux dans un roman ; pour moi, Madame, qui connois le monde, je ne m'y exposerai pas de gaieté de cœur. Restons plutôt ici : je suis enchantée des zephyrins : chez eux tout respire le plaisir ; leur légèreté leur bonne humeur, leur esprit... Ma foi je préfère cette Cour-ci à celle du Génie votre pere, de la Fée *Courageuse*, de la Fée *Magnifique* ; & même de celle du Prince Congrelino... — Tu ne les connois pas Collonide. — J'en conviens, Madame, mais je m'en fais une idée. — Tu ne fais pas juger des Cours, & tu oses décider. Ah Madame !

quoique je ne suis qu'une Nourrice, j'ai bien remarqué qu'il y a trop de réserve à la Cour de la Fée *Courageuse*, & trop de faste à celle de la Fée *Magnifique*. Chez l'une je m'ennuyois, chez l'autre j'étois dans un étonnement continuel, & ne jouissois de rien : au lieu qu'ici c'est tout différent, je jouis toujours. L'arrivée du Génie empêcha Collonide d'en dire davantage. Il est temps charmante *Amerina*, de vous communiquer mes projets, lui dit-il. Le destin m'accorde l'enlèvement de votre ceinture, mais me refuse la satisfaction d'agir seul en votre faveur. Allez chez les Génies *Majestueux*, des Marais : informez-les des dispositions où je suis, ils se joindront à moi pour vous servir. J'aurois voulu vous épargner les fatigues de ce voyage, mais un pouvoir supérieur s'y oppose. Le rendez-vous est dans mes États ; à votre retour nous nous embarquerons ensemble, & nous vous conduirons où le destin vous appelle.

La Princesse voulut se jeter aux pieds du Génie, il l'en empêcha, & lui baïsa la main très affectueusement.



CHAPITRE XX.

QUAND on fçut à la Cour que la Princesse partoit pour celle du Génie *Majestueux*, plusieurs zephyrins obtinrent la permission de l'y accompagner. Jamais voyage ne se fit plus gaiement ; par-tout où elle s'arrêtoit, les plaisirs sembloient se réunir pour la divertir. Son peu de séjour parmi les zephyrins l'avoit déjà rendue plus aimable. Sa conversation étoit plus légère, son imagination plus vive : la Nourrice elle-même parut être changée à son avantage ; y a-t-il de quoi s'étonner ? quand on a de l'esprit, on prend bientôt le *ton* de ceux avec lesquels on vit.

La route quoique longue & pénible, ne l'ennuia pas. Elle se trouva sur les terres du Génie, sans qu'elle s'en fut aperçue. Nous sommes dans les États de *Majestueux*; Madame, lui dit Collonide. — Comment le fais-tu ? Je m'en aperçois aux habitans, ils sont lents & graves, le pays n'est pas si bien cultivé, que celui des zéphyrins, je ne crois pas que nous soyons aussi agréablement ici, que d'où nous venons. Ne valoit-il pas mieux y rester ? Cette maudite ceinture trouble tous nos amusemens. — Tu en parles à ton aise Collonide... Je voudrais te la voir pendant huit jours. — Ah Madame ! Je n'en serois pas embarrassée. — Que ferois-tu ? — Je ne puis pas m'expliquer librement devant une si grande Princesse : voyez-vous ce palais là bas, c'est sans doute celui du Génie.

— Consultons mon patapouf... tu dis vrai, Collonide.

La voiture arrêta devant un vaste, & antique Palais. Elles traversèrent plusieurs salles mal meublées & fort sombres, elles n'y virent personne. Au bout d'une longue galerie, elles aperçurent quelques hommes qui vinrent respectueusement au devant de la Princesse. Ils l'examinèrent pendant quelque temps en silence, & puis lui demanderont son nom. Je suis *Amerina*, leur dit-elle, fille du Génie Bionalbo : mon nom n'est pas inconnu dans ce Palais. Je vous prie de m'annoncer au Génie, j'ai des affaires d'importance à lui communiquer.

Ils se retirèrent lentement & ne revinrent qu'après bien du temps, ils offrirent la main à la Princesse, & à sa Nourrice, & les conduisirent en silence jusqu'au cabinet du Génie.

Majestueux assis dans un fauteuil, avoit à ses côtés, son grand *Furettier*, & l'inspecteur général de ses pensées. Son air inspiroit le respect, celui du grand *Furettier*, la crainte, & l'Inspecteur général, le doute & la méfiance.

Amerina eut désiré que le Génie l'eût reçu seul, ces deux hommes qui la regardoient obliquement, lui inspirèrent un effroi, qu'elle n'auroit pas éprouvé avec le Génie.

Il est embarrassant de parler d'une aventure comme la sienne, devant plusieurs hommes. Elle souhaitoit ardemment que le Génie l'eût devinée, & lui eût épargné la honte d'un aveu, mais il falloit parler.

Après qu'on l'eût saluée, un profond silence s'observa de part & d'autre ; à la fin cependant *Amerina* le rompit.

Je viens, puissant Génie, implorer votre secours, lui dit-elle : une ceinture magique... Elle se tut, sa rougeur dit le reste.

Une ceinture, reprit le Grand *Furettier*, est souvent utile : même nécessaire, répliqua l'Inspecteur Général ; autrefois elles étoient fort à la mode ici : je ne désapprouverois pas que l'usage en revint, dit gravement le *Furettier*. Ah ! Seigneur, répliqua *Amerina*, que dites-vous ? Ce propos me prouve assez que vous n'en eûtes jamais.

Poursuivez votre récit, Madame, lui dit le Génie.

La Princesse lui fit alors un détail exact de tous ses malheurs depuis le moment de sa naissance, jusqu'à celui où elle parloit. *Majestueux* l'écouta sans l'interrompre. « Vous voyez, Seigneur, continua-t-elle, que mon destin dépend de vous, du Génie bienfaisant & de celui *des Marais*. C'est à vous trois qu'est réservé la gloire d'accomplir la promesse de l'oracle ; ne refusez pas les prières d'une jeune & malheureuse Princesse ; elle implore à vos pieds la fin de son infortune. » Le Génie se leva, & lui dit gravement qu'il ne souffriroit pas une Princesse à ses genoux ; je me jetterai plutôt aux vôtres, Madame, continua-t-il, en lui donnant la main.

Seigneur, lui dirent le grand *Furettier* & l'Inspecteur, nous estimons que dans une semblable conjoncture le parti le meilleur à suivre seroit de

confidérer, pefer & réfléchir avant de rien délibérer ; au moins, en attendant, qu'on loge la Princesse & sa fuite, dans un pavillon séparé du palais.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'*Amerina* pût obtenir une réponse. Elle s'ennuya beaucoup ; cependant un soir on annonça *l'Inspecteur Général*. Faites retirer tout le monde, lui dit-il, mes entretiens relatifs à ma charge, n'admettent jamais de témoins. La Princesse renvoya sa fuite.

Lorsqu'ils furent seuls : vos intérêts & ceux du Génie, mon maître, exigent qu'on essaye des moyens plus prompts pour vous désenchanter, lui dit-il : j'ai des secrets admirables ; le charme le plus puissant cède quelquefois à mes paroles mystérieuses ; le vôtre, Madame, ne sera peut-être pas plus difficile à vaincre. — Mais l'oracle, Seigneur ? — Un oracle, Madame, est souvent obscur : le vôtre parle de trois Génies ; ne se peut-il pas qu'ils se trouvent dans ce palais ? Ma puissance & celle du *Grand Furettier*, égale bien celle de tout autre : essayons, Madame, si mes efforts ne répondront pas à ma bonne volonté, j'aurai au moins l'avantage de vous avoir prouvé mon zèle.

La Princesse y consentit. Malgré les *amulettes*, les *talismans* & toutes les paroles mystérieuses dont il se servit, la ceinture fut immobile. Il sembloit presque qu'elle reprît de nouveaux liens. Il fallut renoncer au désenchantement & se soumettre aux décrets du destin. L'Inspecteur se retira peu satisfait de cette épreuve ; dit mille choses galantes à la Princesse, lui baïsa plusieurs fois la main, & lui promit une protection sans bornes auprès du Génie.

Hé bien, Madame, lui dit Collonide après qu'il fut retiré, sommes-nous désenchantées ? — Moins que jamais ; je crains fort que cette épreuve ne me soit nuisible ; ma ceinture me gêne cruellement. — Pourquoi consentiez-vous qu'il se mêlât de vos affaires ? Vous êtes trop bonne, Madame. — Que veux-tu que je fasse ? Un homme galant, poli, honnête est sûr de se faire écouter : *L'Inspecteur* est tout différent en tête à tête, que lorsqu'on le voit dans le public ; je reviens déjà sur son compte. Tu vois, Collonide, qu'on ne doit jamais décider sur le premier coup d'œil. — Je pense tout comme vous à présent, & veux me corriger de ma mauvaise habitude ; j'étois assez injuste pour le soupçonner un peu hypocrite. — Fi donc, Collonide : un homme de son état est à l'abri de toute imputation ; l'hypocrisie est un vice abominable. — Hé ! Madame, je ne dis rien moi, mais souvent je ne juge pas mal. Je

crains fort que le Seigneur *Inspecteur*... — Je t'ordonne de te taire & de voir où font mes Zéphyrins, il me tarde de les entretenir de cette aventure.



CHAPITRE XXI.

LE *Grand Furettier*, pour le moins aussi zélé que *l'Inspecteur*, eut dessein d'être utile à la Princesse : pendant l'audience, il avoit formé des projets sur son cœur. Si je réussis, dit-il en lui-même, que ne peut la reconnaissance sur une âme généreuse ! La Princesse me paroît sensible ; le service que je lui rendrai la disposera en ma faveur. N'épargnons rien pour lui plaire ; je suis aussi habile dans cet art, que dans celui de me rendre redoutable.

Il se présenta chez *Amerina*, dans tous les honneurs de sa charge. Un cortège nombreux le précédoit ; les uns étoient vêtus de robes lugubres, d'autres avoient des vêtemens couverts de caractères hyroglyphiques ; quelques-uns ressembloient à des démons, & plusieurs avoient l'apparence de spectres. Il entra chez la Princesse accompagné de sa suite. Ah, ciel ! s'écria-t-elle, que signifie cet appareil horrible ? cette troupe menaçante ? Veut-on ma mort ? suis-je au pouvoir de quelque Génie malfaisant ? — Ne craignez rien, Madame, lui dit le *Grand Furettier*, je me rends chez vous dans le plus grand éclat, pour rendre public le vif intérêt que je prends à vous. — Faites retirer ces monstres, où je ne puis, Seigneur, m'entretenir avec vous ; je tremble chaque fois que je vous regarde. Il les renvoya dans l'instant, en priant *Amerina* de lui accorder une audience secrète.

Quand ils furent sans témoins mon dessein, en vous voyant, lui dit-il, fut de vous offrir le premier mes services : *l'Inspecteur* m'a prévenu. Il s'est servi de bien foibles moyens, Madame, pour rompre le charme qui vous captive ; j'en emploie de plus efficaces. Ayez toute confiance en moi, je vous promets que vous vous en trouverez bien : je réponds du succès. — Mais, Seigneur, votre air n'annonçoit pas tant de bienveillance. — Ne me jugez pas à ma mine, belle *Amerina* ; ce dehors grave & austère cache un cœur sensible & tendre. Les charmes de votre sexe ont toujours eu un puissant pouvoir sur mon esprit ; jugez, Madame, de l'impression que doivent produire les vôtres ? vous dont la beauté surpasse tout ce que j'ai vu

de plus aimable. — Vous m'étonnez, Seigneur. — Vous le seriez bien plus, si je ne vous rendois pas l'hommage qui vous est dû : mais c'est trop longtemps retarder votre désenchantement, permettez, Madame, que j'y travaille.

Il prononça, comme l'Inspecteur, des paroles inintelligibles ; fit plusieurs contorsions, roula les yeux d'une manière épouvantable ; la Princesse eut peur, appela sa nourrice ; elle accourut à son secours, déconcerta le *Furettier*, qui voyant que ses efforts étoient inutiles, se retira tout confus de n'avoir pas mieux réussi.

Il faut que j'aime furieusement Congrelino, Collonide, pour m'exposer à toutes ces épreuves. — Je vous l'ai toujours dit, Madame, vous vous obstinez à votre malheur ; croyez-moi, renoncez à cet extravagant projet, & retournons à Zéphyre. — Après avoir fait toutes les démarches, tu me conseilles de renoncer à mon bonheur ? Non, non Collonide, tu connois mal *Amerina* ; jamais elle ne s'arrêtera en si beau chemin. La Fée *Prudente* m'a sur-tout recommandé, de ne me pas rebuter. — J'ai tort, Madame, je ne songeais plus à la Fée *Prudente*. On vint avertir la Princesse que le Génie l'attendoit ; elle se rendit chez lui.

Il est inutile, de lutter contre la force du destin. Partez, Madame, lui dit-il ; contez sur mon secours, je vous protégerai de tout mon pouvoir. Il lui fit un présent & la congédia aussi gravement qu'il l'avoit reçue.

La Princesse & toute sa suite partit sur le champ, pour les États du Génie des *Marais*.

CHAPITRE XXII.

JE crois que ce peuple fait rarement des bévues, lui dit Collonide. — Pourquoi cela ? — Ils réfléchissent plus dans un jour, que d'autres dans une année. L'on dit, Madame, que la réflexion est la source de la prudence, & quand on est prudent, on est lent ; c'est donc pourquoi ils ne sont pas... — Il me paroît que tes réflexions t'égarent : laisse-là ta prudence, elle ne sert souvent qu'à perdre l'occasion d'agir. — Ah ! cela est vrai, Madame, c'est ce que je voulois vous dire : il vaut mieux, n'est-ce pas, faire une sottise légèrement ? — Oui, Collonide, quand elle ne peut avoir de conséquences. — Connoissez-vous le peuple où nous allons, Madame ? — J'en ai une foible idée. — Est-il plus amusant que les *Gravadellos* ? — Je l'ignore ; tout ce que j'en fais est qu'il tire son origine de ceux-ci. — Tant pis, Madame ; je me suis déjà tant ennuyée chez les *Gravadellos*, je crains d'éprouver le même tourment chez les autres. Quel dommage, Madame, que votre gouvernante n'étoit pas avec nous. — Pourquoi, Collonide ? — Ah Madame, elle auroit déployé toute sa science chez les Seigneurs que nous quittons. Son esprit solide & profond auroit fait fortune parmi eux ; l'Inspecteur & le *Furettier* l'auroient admirée ; elle se seroit fait un grand nombre de partisans dans le pays des *Gravadellos* ; on m'a dit que ce peuple aime tout ce qui tient du merveilleux. Ne m'avez-vous pas dit souvent, que son esprit étoit merveilleux ? qu'il falloit l'étudier avant de le comprendre ? — Oui. — Hé bien, Madame leur caractère réfléchi, se seroit accommodé d'un genre d'esprit aussi sublime. C'est cependant une belle chose, que je n'envie pas, s'il faut vous dire la vérité, tant je suis contente de mon sort. Pour moi, je suis transportée de joie, lorsque je songe que j'ai eue le bonheur de nourrir une grande Princesse comme vous ; une nourrice a plus d'avantage aussi qu'une gouvernante ; je ne troquerais pas cet honneur contre le sien, pas même contre celui des plus grands Génies, ni même contre la fortune de la Fée *Magnifique*. Et quand je considère... — Que tu te perds dans tes longs raisonnemens, Collonide, lui dit la Princesse en riant ; laisse-là ton éloquence, & vois si nous approchons du palais du Génie. —

J'apperçois, tout là bas, une épaisse fumée : ne seroit-ce pas un brouillard ? mais, non ; car je distingue des maisons.

Un croassement de grenouilles se fait entendre de loin. Des vapeurs marécageuses exhalaient une odeur insupportable ; à mesure qu'on approchoit, la vapeur & le bruit augmentoient. Bientôt elles virent des troupes de grenouilles traverser le chemin ; leur nombre empêcha les chevaux de marcher. La Princesse cria à chaque instant, faites attention de n'écraser personne. Elle jugeoit qu'il ne falloit pas se présenter sous de mauvais auspices, si elle vouloit accélérer la réussite de sa mission.

Miséricorde, Madame ! s'écria la Nourrice toute épouvantée ; est-ce là le Peuple qu'il faut implorer ? On ne vous comprendra pas. — Mais le Génie des Marais est tout différent, il ne ressemble pas à son Peuple. — Tant mieux, Madame, il ne faut pas faire un voyage inutile.

Un palais simple, entouré de roseaux, n'offroit aux yeux qu'une demeure commune. Elles y entrèrent & traversèrent plusieurs salles qui annonçoient plutôt des magasins, que les appartemens d'un puissant Génie. Des ballots, des caisses, toutes sortes de marchandises en faisoient les meubles. Des grenouilles s'occupoient à les changer de place, d'autres grenouilles écrivoient ; aucune ne fit attention à la Princesse. Elle continua son chemin jusqu'à ce qu'elle appercût un pavillon ouvert de tous côtés. Elle y entra. On découvrit, dans ce pavillon, d'une part la mer couverte de vaisseaux. Les uns partoient, d'autres arrivoient. D'une autre part, on distinguoit une ville immense. Une foule de peuple paroissoit être dans un mouvement continuel.

Amerina trouva le Génie assis devant une grande table couverte de papiers, de registres, de caracteres arithmétiques, de cartes géographiques, où l'on voyoit, dessiné en grand, les ports les plus renommés, les différentes routes des Navigateurs les plus célèbres, & les villes les plus commerçantes.

De grand tas d'or & d'argent monnoyés ; des lingots de ces deux métaux ; des caisses remplies de perles & de diamans, étoient jettés pelemêle, dans tous les coins du pavillon ; enfin le Génie des Marais n'étoit entouré que de trésors.

Ce Génie n'avoit que quatre pieds de haut, & autant de circonférence. De petits yeux qui clignotoient continuellement, un nez épaté qu'on distinguoit

à peine ; une bouche grande & les dents noires, faisoient tout l'ornement de la figure.

Son habillement, pour le moins aussi remarquable que son visage, étoit composé d'une douzaine de bonnets fourrés, qui couvroient une énorme perruque. Plusieurs cimarres bigarrées de différentes couleurs, cachoient autant de soubrevestes. Une large ceinture d'où pendoit des bouffoles, des lunettes & plusieurs instrumens de mathématiques, ceignoit toute cette singulière parure. Il avoit un Représentant beaucoup plus aimable, mais alors il ne faisoit qu'offrir des pipes d'or au Génie à mesure qu'il les lui demandoit.

La Princesse étoit, depuis plusieurs minutes, avec lui, sans qu'il l'eût aperçue. À la fin, levant les yeux, & posant sa pipe d'une main, il prit ses lunettes de l'autre pour mieux la regarder. Que me voulez-vous, lui dit-il ? — Votre protection, Seigneur. — Voyons, tout de suite, de quoi il s'agit ; je n'ai pas le loisir de vous écouter long-temps. La Princesse lui fit un détail succinct de ses malheurs, du sujet de son voyage à la Cour, & de toutes les particularités de son aventure.

Lorsqu'il fut qu'elle étoit fille du Génie Bionalbo, il la fit asseoir. Votre père est puissant, il est mon allié, je ne me soucie pas de me brouiller avec lui : je ne me déciderai à vous servir que lorsque j'aurai calculé si mon intérêt le permet.

Aussi-tôt, il rassembla tous les nombres arithmétiques, il les arrangea de mille façons ; après bien des calculs : je vois, dit-il, que je puis entreprendre cette affaire : allez, je me rendrai au rendez-vous. La Princesse le remercia, dans les termes les plus reconnoissans. — Je n'exige pas tous ces complimens, Madame ; partez bien vite : quand on veut profiter de l'occasion, il ne faut pas perdre de temps en vaines paroles. *De l'expédition en affaires ; voilà ma devise.* Je calcule tout cela moi.

La Princesse se retira bien satisfaite d'avoir réussi aussi promptement, avec un Génie si peu galant.



CHAPITRE XXIII.

*A*MERINA flattée de ses succès, ne craignoit plus les ruses de la Fée *Diffimulée*. Elle s'acheminoit tranquillement vers les États du Génie bienfaisant : mais la Fée ne l'avoit pas perdue de vue. Elle n'attendoit qu'une occasion pour mieux faire éclater sa haine.

La route étoit belle, la Princesse s'occuppoit, avec sa nourrice, de mille projets de bonheur, du plaisir qu'elle auroit de revoir son cher Congrelino, & de l'impatience qu'elle avoit d'arriver à Zéphire.

Tout-à-coup, une roue de sa voiture se brise. En attendant qu'on arrange ma voiture, asseyons nous sur l'herbe, dit-elle à Collonide, je lâcherai un moment ma jarretiere, elle me gêne beaucoup aujourd'hui. — Prenez garde, Madame...

À peine la Nourrice eut-elle parlé, que la Princesse & sa jarretiere, disparurent au même instant.

Collonide s'écria : c'est la Fée *Diffimulée* ! Une grande sauterelle étoit continuellement au tour de ma Maîtresse, je n'ai pas eue le temps de l'avertir. Pourquoi a-t-elle lâché sa jarretiere ? Malheureuse *Amerina* ! où vous retrouver à présent ?

La pauvre femme s'abandonna au plus affreux désespoir. Les Zéphirins firent des épigrammes sanglantes & badines, & composèrent sur le champ plusieurs chansons intéressantes contre la Fée. L'on convint cependant d'arrêter trois jours au même endroit, espérant qu'un bonheur imprévu rameneroit peut-être la Princesse.



CHAPITRE XXIV.

À peine la Princesse fut-elle au pouvoir de *Diffimulée*, que celle-ci l'embarqua dans une chaloupe. La rapidité d'un torrent la conduisit bientôt à l'entrée d'une caverne affreuse, dont la voûte basse & étroite sembloit l'étouffer en passant. Elles y entrèrent ensemble. Je te laisse ici en proie à tes regrets & à tes remords, lui dit la Fée, & aussi-tôt elle la quitta.

Un bruit épouvantable de monstres marins, de lames d'eaux qui tomboient avec violence, étoit interrompue de temps en temps par des sanglots, des gémissemens & des cris funebres. Succéda à son tour un silence affreux, tel qu'il existe dans le tombeau. Ah, Dieux ! s'écria la Princesse, comment pourrai-je me soustraire à l'horreur qui m'environne ? Comment sortir de ce lieu funeste ? Ma cruelle ennemie m'y fera mourir de misère. La mort : dois-je la craindre ? Peut-être ne m'accordera-t-elle pas ce bienfait : sa malice me prépare d'autres punitions. Ah, *Prudente ! Prudente !* tu m'as oubliée. Tu m'abandonnes... Mais pourquoi accuser la Fée ? N'est-ce pas mon imprudence, qui cause mon malheur ? Funeste jarretière ! si je ne t'avois pas lâchée ? C'en est fait ; je ne reverrai plus mon cher Congrelino : mes liens sont rompus avant d'avoir été formés... Mais pourquoi n'ai-je pas suivie les conseils de la Fée Prudente ? Oracle trompeur ! Destin barbare ! tu t'es joué de moi : que ne me prédisois-tu cette cruelle catastrophe ?

Elle tint ces discours & mille autres aussi douloureux, pendant que la Fée *Diffimulée* se rendit chez Congrelino.

La Fée arriva chez ce Prince, au moment qu'il donnoit ses ordres pour recevoir la Princesse par les conseils de la Fée *Prudente*. Il recula d'effroi, lorsqu'on lui annonça *Diffimulée*. Tu ne m'attendois pas, lui dit-elle : si tu veux te soumettre à mes loix, je t'apportes la paix & l'abondance : si tu me refuses, les plus grands malheurs sont ton partage. *Amerina* est en mon pouvoir ; une affreuse caverne la soustrait aux yeux des mortels. Sa liberté dépend de toi. Si tu te soumets, tu la reverra, & peut-être tu la posséderas. Je te laisse trois heures pour te décider. — Il s'agit du sort de la Princesse,

Madame. Je me soumets... La Fée *Prudente* ne laissa pas le temps au Prince d'achever ; elle accourut, donna un coup de baguette à *Diffimulée*, & lui arracha la fatale jarretière qu'elle tenoit à la main. Apprends à respecter mon pouvoir, lui dit-elle fierement. Tu fais que le destin te força, en tout temps de me céder. *Diffimulée* vaincue se retira, sous la forme d'un serpent, dans une forêt voisine ; on entendit des sifflemens affreux.

Les promesses de mon ennemie t'ont flatté davantage que mes conseils, Congrelino, lui dit la Fée *Prudente* ; cependant tu ne seras jamais heureux qu'en pratiquant mes préceptes, & en fermant l'oreille à ceux qui ne suivent pas mes loix. Sois dorénavant moins crédule, & sois plus confiant. Tu reverras ta chère *Amerina* ; je vais la délivrer des pièges de *Diffimulée*.

Aussi-tôt elle disparut & se transporta où étoit la Princesse : un trait de lumière la devoit : à son approche, tout devint paisible. La caverne, le fleuve, tout s'évanouit ; la Fée, la Princesse, la Nourrice & les Zéphyrins, se trouvèrent réunis, au même endroit où *Amerina* leur avoit été enlevée. Ils se témoignèrent, réciproquement, par des démonstrations de joie, celle qu'ils avoient de se revoir. La Nourrice fit éclater la sienne par mille extravagances ; elle se prosterna devant la Fée, lui tint les discours les plus tendres ; la Princesse n'eut pas la force de parler ; elle se saisit des mains de *Prudente*, les arrosa de ses larmes, & les porta plusieurs fois à sa bouche & à son cœur. Cette scène muette eut plus d'éloquence que tout ce que la rhétorique la plus sublime, auroit produit, sur un auditoire d'amans infortunés.

Ne crains plus *Diffimulée*, lui dit la Fée, retourne chez le Génie Zéphyrin ; je vais l'instruire des précautions qu'il doit prendre pour te conduire chez le Prince Congrelino. Elle monta dans son char attelé de quatre aigles, & la Princesse continua sa route heureusement.



CHAPITRE XXV.

AUSSI-TÔT à son arrivée à la Cour du Génie, elle lui fit part de ses aventures & du succès de son voyage. Les deux autres Génies arrivèrent bientôt. Ils se rendirent, avec la Princesse, au bord de la mer. Tout le monde attendoit le moment de leur embarquement ; mais on ne vit aucun vaisseau. La curiosité étoit peinte sur tous les visages. On connoissoit la puissance du Génie sur les autres élémens ; mais on ignoroit encore l'étendue de son pouvoir sur celui-ci. Alors *Bienfaisant* donna un coup de baguette sur les sables de la plage où ils étoient assemblés ; aussi-tôt il en sortit une flotte formidable. Celle de *deux Génies* ne tarda pas à paroître mais elle étoit si foible, en comparaison de celle-ci, qu'à peine en parla t'on.

Les trois Génies & la Princesse s'embarquerent ; leur navigation fut heureuse ; ils rencontrèrent les vaisseaux du Génie Bionalbo, qui s'opposèrent vainement à leur passage. Ils arrivèrent après peu de jours aux domaines du Prince Congrelino, qui les reçut accompagné de tous les vaisseaux. La joie publique fut célébrée par des fêtes où ils assistèrent.

Il est temps, dit le Génie *Bienfaisant*, d'accomplir la promesse de l'Oracle. *Génies*, déshéchantons la Princesse. Ils y consentirent ; tous trois d'accord, ils rompirent le *charme* qui la captivoit ; la ceinture disparut, & *Amerina* fut libre. Elle remercia ses bienfaiteurs ; mais elle attribua sur-tout son bonheur au bienfaisant Génie des Zéphyrins.

Il faut achever mon ouvrage, dit-il : unissons le Prince & la Princesse... La Fée Prudente apparut : arrête, lui dit-elle, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre. Les yeux de Bionalbo se sont à la fin ouverts ; il a renvoyé tous les partisans de la Fée *Diffimulée*. Des hommes plus paisibles ont pris leur place. Il consent enfin aux noces de sa fille ; remplissons les décrets du destin ; on reconnoît tôt ou tard, qu'il est inutile de s'opposer à son pouvoir. Marions les deux amants, rendons-les heureux, & que les plaisirs célèbrent ce beau jour.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- FreeCorp
- Acélan
- Wyslijp16
- TlinaR
- Carbon Neutral Cryptid
- LeDeuxiemeTexte
- Gérald Garitan
- Favete linguistis

1. [↑] <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur